

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.806 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - MARDI 24 NOVEMBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr - Réclames : 1,75 - Faits divers : 8 fr
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr - Chronique Locale : 10 fr
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 9, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard
et Basses-Alpes : 5 fr. 9 fr. 27 fr.
Autres départements et l'Algérie : 6 fr. 12 fr. 30 fr.
Étranger (Union postale) : 9 fr. 17 fr. 40 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Récompense il y aura...

Le Petit Provençal faisait connaître ces jours derniers un ordre du cabinet militaire de Guillaume II, ordre qui prescrivait de distribuer une somme d'argent aux troupes qui auraient pris sur le champ de bataille des drapeaux, des mitrailleuses ou des canons : la somme devait être uniformément de 750 marks, soit 940 francs. Aujourd'hui nous apprenons par une correspondance adressée à un grand journal anglais que le même kaiser promet 1.000 livres sterling, soit 25.000 francs, à tout soldat allemand qui réussira à tuer le mécanicien de l'un de ces trains blindés anglais qui dans le nord de la France et en Flandre occidentale causent tant de ravages parmi les Allemands.

Le montant de la somme promise varie, on voit, selon les cas, mais le procédé reste le même : tout exploit militaire accompli par des soldats allemands leur vaudra désormais une bonne récompense pécuniaire.

Comme dans la chanson que vous savez, les soldats du kaiser peuvent donc se dire joyeusement : Récompense il y aura !

Jusqu'à présent, le trésor de guerre d'Allemagne ne se serait pas ruiné à récompenser de cette manière les hauts faits et gestes des troupes allemandes. On sait notamment que, en dépit de leur habituel parti pris de vantardise, les rédacteurs des bulletins du grand état-major allemand n'ont pas osé se flatter d'avoir ravi des drapeaux à nos troupes. Est-ce pour révéler l'héroïsme au cœur de ses soldats que l'empereur s'est décidé à leur offrir de l'argent ? C'est très probable. Là où la promesse de la Croix de fer ne semblait pas suffisante, Guillaume II a pensé que l'offre plus prosaïque d'une somme d'argent réussit

rait mieux. Et il doit avoir raison, étant le meilleur des juges en la matière.

Mais il nous sera permis de dire que le procédé aurait moins chance de réussir chez nous.

Cette façon de rémunérer les actes de bravoure militaire en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes n'aurait pas été comprise en France. Nos hardis petits soldats font admirablement leur devoir sur le champ de bataille. Ils supportent toutes les fatigues et ils bravent tous les périls pour défendre leur drapeau ou pour sauver leurs canons, pour tenter de démolir une batterie ennemie ou d'arracher un de ces drapeaux allemands qui vont ensuite décorer la voûte glorieuse des Invalides. Ils sont prêts à sacrifier leur existence pour tout cela. Mais à l'instant où ils s'élancent, l'idée ne leur vient pas de demander : « Combien me paieront-ils ? » Et ce serait certainement leur faire injure que de leur parler d'argent à ce propos.

Nos soldats sont des héros qui ne monnaient pas leur héroïsme.

Pour eux aussi, cependant, il y a une récompense. Mais vous savez quelle est cette récompense et quel prix ils y attachent moralement. La récompense du soldat français, c'est une citation à l'ordre du jour qui portera témoignage qu'il a vaillamment fait son devoir et souvent plus que son devoir, c'est la médaille militaire, c'est la croix. Le noble espoir de conquérir l'une de ces récompenses ou seulement la fibre ambition de s'en rendre digne lui fait battre le cœur plus fort que l'idée d'empirer ses poches. Il fait héroïquement ce que l'honneur lui commande de faire, mais il le fait pour l'honneur, non pour l'argent.

En ceci comme en beaucoup d'autres choses, il y a décidément les deux manières : il y a la manière allemande et il y a la nôtre.

Nous préférons la nôtre.

CAMILLE FERDY.

A LA GLOIRE DU XV^e CORPS Un hommage aux hussards marseillais

« Les hussards marseillais se sont, en toutes circonstances, signalés par leur entraînement, leur courage individuel et leur dévouement aux fatigues et les maux », écrit au maître de Marseille de leurs chefs.

C'est avec une joie profonde que nous voyons arriver chaque jour des preuves nouvelles de la belle conduite de nos régiments du XV^e corps.

Ces hommes, marqués du sceau officiel le plus indélébile, nous sommes d'autant plus fiers de les mettre en évidence que notre devoir et notre plus cher désir est de confondre les calomnieux de nos régiments provençaux, ces gens qui sans savoir adopter les odieuses sornettes d'un politicien lucide, se permettent de jeter sur nos bataillons méridionaux le plus lâche et le plus inopportune des accusations.

Le témoignage que nous avons la joie de publier aujourd'hui sera d'autant plus cher à nos hussards. C'est la lettre pleine de cœur et d'une grande délicatesse de sentiments que le capitaine Doreman, commandant le 5^e escadron du 6^e régiment de hussards, vient d'adresser au maître de Marseille.

Monsieur le Maître,

A plusieurs reprises, depuis le début de la mauvaise saison, mon escadron a reçu, des services de l'arrière, et à titre de dons généraux, des colis provenant de Marseille, et contenant du linge, des effets chauds et des délicatesses, telles que pipes, cigarettes, tablettes de chocolat, etc.

Ces dons, qui nous parviennent sous le voile de l'anonymat le plus absolu, sont accompagnés, quoiqu'il s'agisse d'un mot de souvenir, je dirai même de tendresse, particulièrement touchant. Mes hussards ont été très sensibles à ces générosités d'âmes féminines françaises, et je crois même personnellement à un véritable amour de ce que nous faisons l'entreprendre devant de vous de la reconnaissance de tous les miens.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur le Maître, mes remerciements des cavaliers de mon escadron, en vous priant de leur vouloir les transmettre, s'il vous est possible, à vos patriotes et gracieuses administrés.

Mon escadron, formé à Marseille dès le début de la guerre, avec des réservistes de votre région et des chevaux de réquisition de votre région, a toujours eu, dans le nord, et n'a jamais cessé de se conduire sur le front avec la plus vaillante énergie, depuis le 10, jour où il reçut le baptême du feu sous une pluie incessante d'obus lourds à explosifs. D'un calme et d'un sang-froid imperturbable sous la mitraille de Dieu, puis sous celle de la région de la Meuse, ensuite sous celle de la région de Liège, ensuite sous celle de la région de la Belgique, nous avons eu, dans toutes les circonstances signalées par votre lettre, un courage individuel et leur fermeté devant les fatigues et les misères.

C'est à l'heure où nous sommes en ce moment, en date du 29 septembre, ces braves garçons, que je suis fier de commander, continuer et continuer à bien mériter de la France, et à continuer à être que tous leurs autres frères sous les armes.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Maître, l'assurance de mon dévouement solide au 5^e escadron du 6^e régiment de hussards.

M. DOREMAN,
capitaine-commandant.

Il faut savoir gré au capitaine Doreman d'avoir associé dans sa belle lettre la bravoure militaire de nos soldats et le patriotisme des nombreux concitoyens ; c'est là une preuve éclatante que Marseille, loin de se désintéresser des événements comme d'habitude, est au contraire, en collaboration dans une large mesure à la grande œuvre patriotique qui groupe en ce moment toutes les énergies françaises. — A. N.

L'héroïque frémissement de Bruxelles

Ils partent, revolver au poing,
devant les uhlands
pour les Flandres

Le correspondant à Bruxelles de l'Information, qui a réussi à regagner Paris, il y a deux jours seulement, apporte à notre confrère ses impressions toutes fraîches.

Toute la population bruxelloise fait preuve d'un grand courage. Une foi inébranlable dans la victoire des alliés, c'est ce qui sourit au visage de tous les bruxellois. Les Allemands annonçant de continuelles succès, les Français se sont permis d'exprimer hautement leur opinion, car les espions sont mêlés aux rassemblements et le fait d'assimiler les Allemands au cochon, leur animal préféré, a valu il y a quelques jours à une Bruxelloise une condamnation à deux ans de prison et son internement à Aix-la-Chapelle.

Les Bruxellois n'ayant jamais été privés de nouvelles de l'extérieur, malgré la surveillance allemande, savent, quoi qu'il s'agisse des prétendues victoires de nos ennemis. Le Temps s'est vendu jusqu'à 200 fr. à Bruxelles ; mais il était aussitôt traduit et de multiples copies à la machine à écrire étaient secrètement répandues dans la ville et circulaient ensuite de mains en mains.

Si les Bruxellois supportent avec courage les fatigues de la guerre, ils ne se laissent pas abattre par les succès des Allemands, ceux-ci, par contre, commentent à laisser percer leur découragement et leur désillusion.

DECOURAGEMENT DE L'ENNEMI

On leur a tant promis Paris pour les premiers jours de la guerre qu'ils doutent maintenant, après trois mois et demi de lutte inutile, de voir le succès glorieux leur aggression. Les officiers cherchent à se procurer les journaux français ou anglais pour savoir la vérité « car, disent-ils, ils s'aperçoivent qu'on leur raconte des mensonges ». La connaissance plus exacte de leur situation et le pressentiment de la débâcle prochaine ont totalement dissipé leur arrogance et leur insouciance d'attitude toute nouvelle à l'égard de leurs troupes. Pour affecter une allure de camaraderie avec leurs soldats, les officiers allemands saluent les premiers, avec un faux air de bienveillance. Mais les soldats, qui savent aussi à quoi s'en tenir, détournent la tête pour ne pas répondre au salut de leurs officiers.

Les Bavarois surtout laissent voir leur mécontentement ; ils regrettent d'avoir été entraînés dans cette aventure qui doit, disent-ils, tourner mal pour eux.

Il reste les plus braves troupes allemandes à Bruxelles ; les soldats qui y sont encore sont très âgés. La plupart ont plus de soixante ans ; ils pleurent souvent en voyant des enfants, cette pensée de dire qu'ils ne reverront jamais les leurs.

De nombreux trains de blessés allemands passent depuis un mois et demi sur la ligne de Bruxelles à Namur. Le plus grand nombre circulent la nuit, pour que les Bruxellois ne les voient pas. Mais les habitants voisins du chemin de fer ont pu compter dans une seule journée sur les trains de cinquante vagons bondés de blessés. Ceux-ci sont, pour la plupart, atteints au visage.

C'EST ENCORE NOUS !

Dans les trains de blessés se trouvent parfois des prisonniers. On les fait alors circuler pendant la journée et stationner le plus longtemps possible aux passages à niveau. La population se porte en foule vers eux et leur jette de l'argent, des fruits, du vin, des cigarettes. Les soldats allemands ne peuvent faire circuler la nuit, pour que les Bruxellois ne les voient pas. Mais les habitants voisins du chemin de fer ont pu compter dans une seule journée sur les trains de cinquante vagons bondés de blessés. Ceux-ci sont, pour la plupart, atteints au visage.

Les autorités allemandes ont vainement essayé de prendre les jeunes gens de la classe 1914 qui étaient restés en Belgique, ainsi que les gardes civiques.

QUAND MEME !...

Aux premiers, ils ont fait défense de sortir du pays ou de rendre leurs parents responsables de leur départ. Mais malgré cette menace, tous les trains de ces jeunes gens, Belges franchissent la frontière hollandaise. Les uns passent pas les bois et grâce aux indications des villageois évitent les patrouilles allemandes. D'autres y vont plus ouvertement, ce sont les jeunes gens de Seraing, la grande cité industrielle voisine de Liège. Mardi dernier, environ deux cents d'entre eux se sont avancés vers la frontière par groupes de cinquante, armés de quelques mètres. Ils ont franchi la route. Mais tous les jeunes gens avaient leur revolver. Le premier groupe a bravi les armes sur les soldats allemands qui se sont retirés sur le bord du chemin et sont restés immobiles sous la menace de deux cents revolvers jusqu'à ce que la troupe ait franchi la frontière.

Quant aux Allemands, les ont appelés dans les hôtels de ville pour leur faire signer l'engagement de ne pas prendre les armes contre eux s'ils devaient être libérés. Bien peu ont obéi à cette injonction. La plupart franchissent la frontière et, par la Hollande, gagnent l'Angleterre et la France, où ils se mettent à la disposition du gouvernement belge.

Les Allemands de tous les rangs restent courageusement en Belgique, où ils attendent avec une grande confiance la délivrance prochaine et s'apprêtent à fêter comme il convient l'arrivée des troupes alliées.

La France à l'Exposition de San-Francisco

L'Amérique mettra un navire battant son pavillon de guerre à la disposition de nos exposants pour transporter leurs envois.

Dorénavant, 23 Novembre.

En juillet 1914, la Chambre et le Sénat, à la presque unanimité de leurs membres, ont approuvé le principe de la participation officielle du gouvernement français à l'Exposition universelle et internationale de San-Francisco, qui doit s'ouvrir le 20 février 1915. Le gouvernement a aussitôt engagé les dépenses que comportait cette manifestation.

Les événements n'ont pas permis de passer immédiatement à la réalisation de ce projet, mais les raisons économiques et diplomatiques qui avaient dicté la décision du gouvernement français n'ont rien perdu de leur valeur. Des renseignements fournis par nos représentants à l'étranger, il résulte que la participation de la France sera hautement appréciée aux Etats-Unis.

Il est certain qu'en allant à San-Francisco, nous donnerions une preuve de notre force, qui serait très remarquée, et en témoignant de notre bon vouloir, nous pourrions resserrer encore, d'une manière plus étroite, les liens qui unissent les deux grandes Républiques.

Résumant, M. l'ambassadeur Herriek exprime, en termes éloquentes, son vif désir de voir la France affirmer, une fois de plus, sa constante sympathie vis-à-vis du peuple américain, et M. Moore, président de l'exposition, traduit aujourd'hui même, dans un télégramme au ministre du Commerce, l'immense satisfaction que causerait aux Etats-Unis la représentation officielle de la France à l'Exposition de San-Francisco.

La France sera représentée à San-Francisco. Notre section sera tout entière groupée dans l'enceinte du pavillon national de la France. Ce pavillon, dont le style s'inspire du caractère d'architecture unique du palais de la Légion d'honneur, contiendra tout d'abord une rétrospective rappelant surtout des souvenirs de cette partie de notre Histoire qui se confond avec l'histoire des Etats-Unis. Les trésors artistiques de notre pays, ses monuments, ses glorieux vestiges historiques, y seront mis en valeur.

Dans les galeries du pavillon, apparaîtra la synthèse de l'œuvre accomplie par la France sous l'impulsion des pouvoirs publics dans les divers domaines de la pensée, de la science, de l'industrie, de l'art et des questions économiques et sociales.

De larges espaces seront réservés pour permettre à nos exposants de grouper, dans des ensembles harmonieux, les produits de notre industrie.

Le pavillon de la France et les exposants seront mis hors concours.

Le gouvernement fédéral a décidé de mettre à la disposition des exposants un navire qui sera pavillon de guerre américain, transportera gratuitement d'un port de France jusque dans la baie de San-Francisco, tous les envois des services publics, les œuvres d'art et les produits destinés à être exposés. Ce transport quittera nos rivages vers le commencement de janvier, de manière à être rendu à San-Francisco dans un délai suffisant pour permettre l'installation dans les locaux de l'Exposition.

Le gouvernement fédéral, en mettant ce navire à la disposition de nos exposants, a tenu à souligner l'intérêt qu'il porte à la participation de la France à l'Exposition de San-Francisco.

LA GUERRE L'ennemi bombarde Ypres

Journée chaude en Argonne, mais toutes les attaques allemandes ont été repoussées

Paris, 23 Novembre.

Dans la région d'Ypres, les pertes allemandes continuent à être extrêmement lourdes. Un détachement allemand de 125 hommes qui s'était capturé hier était tout ce qui restait de la fâcheuse attaque de nuit contre les troupes britanniques.

Les pertes allemandes autour d'Ypres

Bordeaux, 23 Novembre.

L'ambassade d'Angleterre a reçu du ministère des Affaires Étrangères de Londres le télégramme suivant en date du 23 novembre :

Le témoin oculaire des opérations en Belgique confirme les terribles pertes infligées à l'ennemi autour d'Ypres.

Après une attaque on a compté 1.200 Allemands morts devant une tranchée de mille mètres.

En dépit d'un tel sacrifice d'hommes, les Allemands n'ont jamais réussi à s'approcher d'Ypres et la position des alliés est plus forte que jamais.

L'information de l'Agence Wolff, d'après laquelle 15.000 Allemands se seraient noyés dans le canal de l'Yser est de pure invention.

Les trains blindés anglais

London, 23 Novembre.

Le correspondant du Daily Mail dans le Nord de la France dit que selon les déclarations de 5 soldats allemands faits prisonniers, le kaiser a offert une récompense de mille livres sterling à tout soldat allemand qui réussirait à tuer un mécanicien de train blindé anglais, étant donné les ravages causés par ces trains dans les rangs ennemis dans le nord de la France et dans la Flandre Occidentale.

On comprend, ajoute le Daily Mail, que le kaiser soit si intéressé à la destruction de ces trains à ses régiments d'élite.

Pour donner du courage aux Allemands on leur annonce la prise de Calais

London, 23 Novembre.

On mande d'Amsterdam aux journaux anglais :

Suivant le télégramme, la pénurie en Flandre de sucre, de pétrole et d'autres provisions de première nécessité augmente de jour en jour. Les très mauvais temps qui sévit depuis plusieurs jours a ravivé les routes et rend presque impossible le charroi des canons et des voitures de transport. On répand le bruit, parmi les Allemands, que Calais a été pris. Les troupes de l'empereur ont par là le besoin d'un simulacre de cette sorte pour reprendre quelque courage.

Nos tirailleurs marocains au feu

Paris, 23 Novembre.

Excelsior raconte cette scène :

Sur les rives de l'Aïne, un groupe de tirailleurs marocains rencontre un groupe de grenadiers. Un combat s'engage, tellement meurtrier pour les grenadiers, que leurs survivants jettent leurs fusils et perdent les bras.

Mais les tirailleurs n'interrompent pas leur feu terrible, et leur lieutenant reçoit dans ses bras l'unique Bocha rescapé.

— Sacré ! dit le lieutenant, pourquoi avez-vous continué de tirer, puisqu'ils ne valent les bras ?

Un caporal marocain prend la parole :

— Toi, lieutenant, tu commandes charge le bras en l'air, en avant. Eux, c'était pour plus vite qu'ils mettaient les deux bras, alors on fait v'là, vite, et ils sont tous arrêtés, morts, moins un qui est là.

— Caporal dit, et vers le survivant, roule des yeux terribles.

L'armée anglo-indienne

15.000 Gurkhas sont prêts à venir en Europe

London, 23 Novembre.

On mande de Calcutta au Morning Post :

Le magnifique loyalisme de l'Etat du Népal, d'où proviennent les Gurkhas, est de nouveau démontré aujourd'hui par la déclaration faite par ces États que, outre l'aide qu'il a déjà apportée au gouvernement anglais, le Népal prévoit actuellement un second contingent pour aider les alliés en cas de nécessité.

Neuf mille hommes de troupes bien armés et bien équipés sont déjà rassemblés et six mille autres sont attendus dans quelques semaines.

Sur le Front

M. Maurice Barrès raconte sa visite à nos soldats

Paris, 23 Novembre.

M. Maurice Barrès dit, dans l'Echo de Paris, que les soldats qui lui ont dit de visiter dans nos tranchées de première ligne lui dirent qu'on n'a pas de se plaindre pour le nourriture.

— La viande fraîche arrive tous les jours. Seulement, il faut la cuire, et cela annule. Alors, on prépare le « singe ». Le mieux est de le manger avec des oignons, pour lui donner du goût.

— Comment dormez-vous ?
— De temps à autre, on s'arrange.
— M. Barrès regarde le sol boueux jusque sous leur abri.
— C'est plutôt de jour qu'on se repose, tandis qu'en temps de paix, la nuit, on travaille à poser des fils de fer à creuser des tranchées, en évitant de trapper trop fort sur les miniers, parce qu'un premier bruit les réveille.

